

# LE VOYAGE DE PAOLO RUMIZ SUR LES TRACES DE LA GRANDE GUERRE



***Paolo Rumiz racconta la Grande Guerra*, un film de Paolo Rumiz et Alessandro Sicillitani, Artemide Film, 2014.**

**Par Anne-Sophie ANGLARET, Doctorante à l'Université de Paris I.**

*Paolo Rumiz racconta la Grande Guerra* : dix semaines durant à partir du 21 mai 2014, les lecteurs du quotidien italien La Repubblica ont pu acheter avec l'édition du mercredi un DVD contenant un chapitre du documentaire de Paolo Rumiz sur la Grande Guerre. L'écrivain et journaliste, qui avait déjà publié des récits de ses voyages en Europe et avait notamment couvert la dernière guerre des Balkans, propose un film de dix heures, se situant à la confluence entre travail d'histoire (il « raconte » la guerre, grâce notamment à des archives et des entretiens) et objet mémoriel relatant le voyage à travers une Europe où sont encore visibles les traces du conflit.

Paolo Rumiz revendique une approche personnelle à l'événement, en insistant sur la nécessité de voir, de « sentir » : « *on ne peut pas comprendre* », explique-t-il en introduction, « *si l'on marche debout là où ils ont rampé comme des vers, si l'on porte des chaussures sèches et des vêtements propres* ». Il annonce ainsi la dimension empathique de son documentaire : l'immersion dans les paysages de guerre vise à le rapprocher, avec son spectateur, du vécu des soldats. Il n'est donc pas

étonnant que le film laisse une grande place à la mémoire, à travers la parole de descendants : certains ont connus des combattants et racontent les histoires qu'ils ont entendues dans leur enfance. D'autres s'appuient sur un lieu ou un objet pour évoquer une mémoire transmise à travers les générations et retrouvée de façon très sensorielle, par le toucher d'un napperon brodé par une grand-mère, ou le souvenir d'une chanson de l'époque.

L'émotion visible dans ces séquences montre l'ancrage de la Grande Guerre dans les mémoires européennes. Le documentaire parvient ainsi avec succès à dépasser le cadre souvent national du rapport au passé : Paolo Rumiz y est d'autant plus attentif qu'il est originaire de Trieste, ville autrichienne dont les hommes combattirent du côté de l'Alliance, puis rattachée à l'Italie en 1921, et qui incarne les identités fluctuantes et problématiques du centre de l'Europe. Le film s'attache à montrer l'unité du continent. Il peint une Europe d'avant 14 où les populations circulaient et se mélangeaient librement, un monde similaire au nôtre, mais dans lequel l'état nation n'avait pas forcément la primauté, sans que cela nuise aux différentes nationalités coopérant parfois paisiblement au sein des grands empires. Rumiz n'est pas dupe de l'aspect idéalisé d'un tel tableau, et commente d'ailleurs la nostalgie du *monde d'hier* des intellectuels viennois. Pourtant, il utilise cette image de l'avant 14 comme un plaidoyer pour la coopération européenne, à la fois fragile et héritière d'une longue tradition.

La focalisation sur la dimension européenne du conflit, si elle oublie quelque peu les aspects mondiaux, permet surtout un traitement équitable des fronts de l'Ouest et des fronts de l'Est, ces derniers étant généralement moins présents dans l'historiographie. Au gré des très belles images filmées aujourd'hui, on découvre ainsi les combats de Pologne, de Galicie, de Serbie. Malheureusement, l'absence presque totale de cartes rend la géographie difficile à appréhender. Il semble que Paolo Rumiz, pour ne pas verser dans une histoire militaire, ait évité délibérément toute présentation d'ensemble du front ou toute évocation stratégique. Comme il n'a pas renoncé, pour autant, à la description de multiples portions de fronts et d'offensives locales, l'effet obtenu est peu intelligible pour le spectateur. Le traitement des lieux de mémoire n'est pas beaucoup plus clair : de nombreux mémoriaux sont filmés sans commentaire explicatif, comme s'ils n'avaient pas eux-mêmes une

histoire. Pour ne prendre qu'un exemple, l'impressionnant *sacrarario* de Caporetto construit pendant la période fasciste fait l'objet de quelques plans très resserrés, sans vue d'ensemble ni éclaircissements. Le spectateur ne connaissant pas l'endroit peut difficilement s'en faire une idée.

Cette volonté de suggérer, de façon souvent évasive, davantage que d'expliquer, imprègne toute la construction du documentaire. De nombreux historiens sont interrogés, de multiples nationalités. La confrontation des historiographies nationales est là encore un atout : il est évidemment intéressant, par exemple, d'entendre le point de vue d'un historien serbe sur Gavrilo Princip. Mais si l'on s'éloigne des traditions historiographiques nationales pour chercher différents courants, proposant des lectures diverses de l'événement, il devient difficile de tirer une véritable connaissance du film. Paolo Rumiz a apparemment voulu donner une multiplicité de points de vue. Mais le montage fait se succéder en cascade, très rapidement, ces propos d'historiens : lorsqu'ils se contredisent les uns et les autres, c'est en quelques phrases, sans avoir eu le temps d'exposer une pensée. Cette présentation de l'histoire est assez problématique, en ce qu'elle donne l'impression que toutes les interprétations se valent.

Au final, l'orientation historiographique est surtout visible par ses manques, et il n'est pas sûr qu'elle ait été consciente. L'histoire politique et l'histoire sociale sont les grandes oubliées du documentaire. On comprend bien que les soldats ont souffert, à tout moment, sur tous les fronts, et même qu'ils ont souvent été malmenés par les dirigeants militaires, mais on n'apprend pas grand-chose sur leurs stratégies, leurs pratiques. Lorsque celles-ci sont évoquées, c'est de façon très générale, sans aucun regard sociologique. Les grandes évolutions politiques sont traitées avec une rapidité déconcertante : moins de cinq minutes pour la révolution russe, une phrase pour le ralliement des socialistes italiens à la guerre...

La guerre ainsi présentée devient assez abstraite, description de ressentis un peu flous associée à des évocations de combats qui finissent par se confondre. Il reste la beauté des images de l'Europe d'aujourd'hui, qui permettent de voyager sur les traces de 14-18, et l'émotion provoquée par certaines séquences notamment musicales.

Peut-être le film aurait-il gagné à se donner un objectif plus restreint, en se concentrant entièrement sur le voyage et la mémoire

